Compte rendu, opéra. Bordeaux. Auditorium de l'Opéra National de Bordeaux, le 24 septembre 2015. Verdi : Don Carlo (version milanaise de 1884). Leonardo Caimi, Tassis Christoyannis, Elza van den Heever, Keri Alkema… Ensemble Aedes, choeur. Le Cercle de l'Harmonie, orchestre. Paul Daniel, direction.



L'ouverture de la saison lyrique de l'Opéra National de Bordeaux a lieu dans le nouvel Auditorium de la maison en cette soirée d'automne. Le début de la fin du mandat de Thierry Fouquet, directeur sortant, commence avec le **Don Carlo de Verdi**, dans une nouvelle production signée **Charles Roubaud.** Après quelques annulations, souffrances et remplacements, la direction musicale des deux premières présentations est tenue admirablement par le directeur de l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine, Paul Daniel. La

distribution tourne autour de la fabuleuse **Elsa van den Heever dans le rôle d'Elisabeth de Valois** et compte avec des personnalités frappantes même si inégales. Un retour à Bordeaux pour la soprano citée, après Anna Bolena et Norma les deux années précédentes, retour de facto, à ne pas manquer !

Don Carlo ou le grand-opéra revisité

La nouvelle production frappe immédiatement par l'absence presque totale de décors (il y a quand même une croix quelque part, à un moment). Remarquons d'ores et déjà la fabuleuse création vidéo de **Virgile Koering** ; ses projections sur la scène ingrate (sans cintres ni coulisses), habillent le plateau en costumes espagnols, de façon plus qu'habile. Une très belle excuse pour faire une mise en scène qui est plutôt mise en espace. Les costumes d'époque de **Katia Duflot** sont très beaux et donnent davantage de caractère et d'élégance à la mise en scène dépouillée. Les chanteurs rentrent et sortent du plateau (mais pas les chœurs, aux sièges derrière la scène), certes. Le directeur scénique laisse donc, «parler la musique ». Soit. Une idée non dépourvue de poésie, surtout en ce qui concerne la partition de Verdi, des plus réussies d'un point de vue orchestral, mais trop souvent la chose qu'on dit quand on n'a vraiment rien à dire. Matière à réflexion pour la prochaine direction de la maison.



Après l'excellente performance de l'orchestre sous **la baguette de Paul Daniel**, malgré un répertoire auquel ne va pas sa prédilection, le maestro a des choses à dire. Intéressantes en plus. Sa direction est à la fois passionnante et raffinée, avec des belles subtilités au cours des quatre actes. Les contrastes sont privilégiés, sans pourtant offenser l'ouïe par des procédés faciles (rappelons qu'il s'agît d'un grand opéra à la française sous la plume de Verdi). Le choix de produire la quatrième version de l'opus (Milan,1884), à la base Don Carlos, en français, créé pour l'Opéra de Paris en 1867, non sans d'innombrables péripéties culturelles et stylistiques-, s'avère très juste. La dernière version de Modena étant en vérité la version Milanaise + le premier acte de la version de Paris, donc avec une certaine discordance stylistique, puisque le compositeur remania l'orchestration et parties vocales pour Milan. Cette version, plus concise, raconte toujours l'histoire très librement inspirée de la vie de l'Infant Don Carlos, petit-fils de Charles-Quint, devenu personnage romantique sous la plume de Schiller, modèle des librettistes de Verdi, Joseph Méry et Camille du Locle. Amoureux d'Elisabeth de Valois, nouvelle femme de son père Philippe II, Carlo termine dans les mains de l'Inquisition à cause de cet amour impossible.

L'Elisabeth d'Elsa van den Heever est remarquable par son interprétation d'une Reine tourmentée, aux motivations sincères et dont la noblesse de caractère ne la quitte jamais. La voix large de la jeune cantatrice s'adapte à souhait aux besoins expressifs de la partition et elle campe une performance fantastique, en dépit d'une certaine froideur. **Le Don Carlo de Leonardo Caimi** (remplaçant de Carlos Ventre)

touche par la beauté du timbre et par le charme et la candeur juvéniles qu'il imprime au rôle, mais le chanteur se trouve très souvent dépassé par celui-ci. Seulement l'intensité douloureuse de son jeu et vocal et théâtral (et ce dans une mise en scène, disons, économe) touche l'auditoire. Le Marquis de Posa de **Tassis Christoyannis** quant à lui, touche le public de plusieurs façons. Une belle et bonne projection, une articulation distinguée mais chaleureuse, et le jeu d'acteur remarquable qui lui est propre, font partie des qualités de son interprétation des plus réussies. Le Philippe II d'**Adrian Sâmpetrean**, prise de rôle, peine à convaincre de son statut. Si ses qualités vocales sont toujours là, et nous sommes contents de le découvrir dans ce répertoire, son attribution paraît un contresens. Ainsi dans le très beau quatuor vocal du III : « Giustizia, Sire! » avec Elisabeth, Eboli, Posa et Philippe, il est le maillon faible comparé à ses partenaires qui y excellent. De la Princesse Eboli de **Keri Alkema**, dans une prise de rôle, nous retenons également l'intensité mais aussi l'agilité, étonnamment. La chanson mauresque qu'elle interprète au II : « Nel giardin del bello saracin ostello » est tout à fait délicieuse. Remarquons aussi l'Inquisiteur de la basse **Wenwei Zhang** à la profondeur sinistre à souhait, et les choeurs de la maison avec le choeur Intermezzo, en bonne forme, avec un dynamisme de grand ferveur.

Enfin, un début de saison plein de qualités et plutôt gagnant en dépit des péripéties et incompréhensions… Une distribution inégale mais engageante, une mise en scène très belle mais absente. Surtout un orchestre fabuleux et un moment d'intensité lyrique comme on les aime. Encore à l'affiche le 30 septembre puis le 2 octobre 2015 à l'Opéra National de Bordeaux.

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Auditorium de l'Opéra National de Bordeaux, le 24 septembre 2015. Verdi : Don Carlo (version Milanaise 1884). Leonardo Caimi, Tassis Christoyannis, Elza van den Heever, Keri Alkema… Ensemble Aedes, choeur. Le Cercle

de l’Harmonie, orchestre. Paul Daniel, direction.

Nouveau Dardanus de Rameau par Michel Fau à Bordeaux



Bordeaux, Opéra. Rameau : Dardanus. 18>26 avril 2015. 5 représentations pour un chef d’oeuvre musical que le génie de Rameau porte au sommet de l’inspiration baroque française. L’intrigue pose les jalons d’un huit clos amoureux composé de trois protagonistes : Iphise est aimée par deux prétendants : Anténor et Dardanus. Ce dernier ennemi de son père Teucer, est le seul aimé par la princesse. Comme toujours le surnaturel et le fantastique font la valeur des héros et révèlent leurs talents : Dardanus sauve des griffes du monstre Anténor qui laisse son rival épouser Iphise.

Depuis son premier opéra Hippolyte et Aricie en 1733, Rameau ne cesse d’attiser la haine des lullistes. .. avec le succès des Indes galantes puis des Fêtes d’Hebe, Dardanus propose un nouveau regard sur la tragédie lyrique, combinaison stimulante de l’amour, du merveilleux, du surnaturel fantastique et spectaculaire. En bien des points, Rameau d’ouvrage tragique en ballet enchanteur va toujours plus loin. Formellement, harmoniquement.



Le livret de Leclerc de la Bruère, jeune auteur à la mode, un temps favorisé par Voltaire, est plus digne d'un Opéra ballet que d'une tragédie. .. Son manque d'unité et de progression dramatique, son caractère décousu affaiblissent en vérité un ouvrage que seul le traitement musical élève au rang de chef d'oeuvre : fils de Jupiter, Dardanus fait basculer le prétexte mythologique vers le merveilleux et le pouvoir des enchantements. Mais la prose et la construction poétique de La Bruère n'a pas l'intensité ni la tension des livrets de Pirrhus (Royer, 1730), ou de Jephté de Montéclair (1732).

Les deux amants Iphise et Dardanus s'aiment contre la volonté des hommes : les obstacles inventés par La Bruère manquent de nécessité dramatique, ils tombent souvent à plat dans le flux du drame : autorité du père d'Iphise (Teucer), rivalité du guerrier Antenor (qui aime aussi Iphise), formidable monstre destiné à révéler la valeur de chacun. .. pire, les épisodes dansés et les tableaux merveilleux sont mal intégrés à l'action. Superposition plutôt que fusion. .. malheureuse.

Le merveilleux dans Dardanus



D’emblée, pourtant, ce qui frappe dans Dardanus, c’est la place du merveilleux et de la magie : présence du magicien Isménor dont le pouvoir accompagne Dardanus, et dévoile à ce dernier les vrais sentiments d’Iphise à son égard ; puis sommeil de Dardanus et songe du héros (avec divertissement dansé) soudainement libéré d’une prison où il était tenu prisonnier (superbes décors de Piranèse pour la reprise de l’opéra après sa création), enfin monstre affreux qui révèle Dardanus à sa vraie nature : un héros vainqueur promis à l’amour. .. Qu’il s’agisse de la version initiale de 1739 ou de celle de 1744, la partition captive par sa caractérisation musicale : le compositeur sait à l’inverse des divertissements dansés au prétexte totalement invraisemblable, approfondir la psychologie des protagonistes, concevoir des situations aux couleurs harmoniques inédites qui forcent l’admiration : le mode lugubre de la prière de Dardanus (Lieux funestes où tout respire la honte et la douleur) dans sa prison, reste un moment inoubliable dont la profondeur et la justesse émotionnelle égale la prière de Telaïre dans Castor et Pollux (Tristes apprêts, pâles flambeaux. ..). Si les vers de La Bruère sont indiscutablement bien trempés, le livret dans sa totalité n’a pas la même cohérence : le poète était bon pour la séquence non pour le drame dans sa continuité. Mais pour la création, Rameau a pu compter sur le tempérament virtuose du ténor Jéliotte, dont il fait son chanteur favori…

Le jeune ensemble Pygmalion et son chef Raphael Pichon ont fait de Rameau leur fond de commerce mais avec un verdeur encore perfectible : en témoigne encore leur récent enregistrement de Castor et Pollux, réalisé à Versailles : pas assez cohérent, poétiquement instable. En avril 2015, leur escale bordelaise pourrait indiquer une nouvelle maturité dans

leur approche… A suivre donc.

Rameau : Dardanus à l'Opéra de Bordeaux

Mise en scène, **Michel Fau**
Décors, **Emmanuel Charles**
Costumes, **David Belugou**
Lumières, **Joël Fabing**
Maquillages et masques, **Pascale Fau**
Chorégraphe, **Christopher Williams**
Vénus, **Karina Gauvin**
Iphise, **Gaëlle Arquez**
Dardanus, **Frédéric Antoun**
Anténor, **Florian Sempey**
Teucer, Isménor, **Nahuel di Pierro**
Un songe, l'Amour, une phrygienne, **Katherine Watson**
Un Phrygien, **Etienne Bazola**
Un Songe, **Virgile Ancely**
Un Songe, **Guillaume Gutiérrez**
Ensemble Pygmalion Chœur et Orchestre
Direction musicale, **Raphaël Pichon**

Les 18, 20, 22, 24 et 26 avril 2015, 20h (le 26 à 15h)

Illustrations : Rameau, Pierre Jéliotte / Jélyotte, les prisons de Piranèse (DR)

Cinéma. La Bohème en direct de Bordeaux, le 26 septembre 2014, 20h



Cinéma. La Bohème en direct de Bordeaux, le 26 septembre 2014, 20h. Pour souligner l'ouverture de sa nouvelle saison 14-15, l'Opéra de Bordeaux diffuse en direct dans les salles de cinéma, la première soirée de La Bohème de Puccini, ce vendredi 26 septembre 2014, à 20h. A l'affiche jusqu'au 7 octobre, La Bohème s'inspire du roman de Burger et narre les amours fragiles et tragiques de la couturière Mimi et du poète Rodolfo : Puccini y brosse le portait du Paris romantique à l'époque de Louis Philippe où une colonie de jeunes artistes s'enivre au Café Momus pour rompre avec la sinistre existence de leur vie misérable. Pour contrepointer les rôles réalistes et sensibles de Mimi et de Rodolfo, le couple du peintre Marcello et de la chanteuse légère Musetta incarne des amours piquantes, contrastées, mais constantes. La mise en scène déjà présentée à Bordeaux en 2006 privilégie un retour au Sixties… Dans la fosse, le directeur musical de l'orchestre maison, Paul Daniel dirige son premier opéra.

informations pratiques

La Bohème de Puccini au cinéma en direct de l'Opéra de Bordeaux

Durée environ 2h – Entracte de 15 minutes

Vendredi 26 septembre 2014, 20h

A l’affiche à Bordeaux jusqu’au 7 octobre 2014

distribution

Direction : Paul Daniel

Mise en scène : Laurent Laffargue

Décors : Philipe Casaban & Eric Charbeau

Costumes : Hervé Poeydomenge

Lumières : Patrice Trottier

Rodolpho : Sébastien Guèze

Mimi : Nathalie Manfrino

Marcello : Dimitri Pittas

Musetta : Georgia Jaman

Colline : Nahuel di Pierro

Orchestre National Bordeaux Aquitaine Chœur de l’Opéra National de Bordeaux Jeune Académie Vocale d’Aquitaine

Consulter le site de l’Opéra de Bordeaux :

http://www.opera-bordeaux.com/dactail-spectacle/opera-1/la-boheme-824/14-15-11.html

Lire aussi notre précédente dépêche :

http://www.classiquenews.com/la-boheme-de-puccini-au-cinema/

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 27 mai 2014. Donizetti : Anna Bolena. Elza van der Heever, Keri Alkema, Sasha Cooke… Orchestre National Bordeaux Aquitaine. Leonardo Vordoni, direction. Marie-Louise Bischofberger, mise en scène.



Bordeaux, Opéra. Touchante Anna Bolena… Fin de saison lyrique belcantiste à l'Opéra National de Bordeaux avec la nouvelle production d'Anna Bolena de Donizetti, dans une mise en scène de Marie-Louise Bischofberger. La distribution réunit de jeunes chanteurs, plutôt investis, dont en première place la soprano Elza van der Heever dans le rôle-titre. L'Orchestre National Bordeaux Aquitaine est à son tour dirigé par le chef italien invité Leonardo Vordoni. Donizetti, grand improvisateur italien de l'époque romantique, compose Anna Bolena en 1830, à l'âge de 33 ans. L'opéra seria sur le livret de Felice Romani inspiré de l'histoire d'Anne Boleyn, Reine d'Angleterre, sinspire en réalité en fait de deux pièces de théâtre : l'Anna Bolena de Pepoli et l'Enrico VIII de Marie-Joseph de Chénier (dans une traduction italienne d'Ippolito Pindemonte). Comme souvent dans les opéras belcanto, le texte n'est que prétexte pour les envolées lyriques.

Beauté touchante d'un destin tragique

L'histoire est celle d'Anne Boleyn, deuxième femme du Roi d'Angleterre Henri VIII, auparavant favorite du Roi. C'est grâce à leur mariage, après l'annulation du précédent avec Catherine d'Aragon, que le Royaume Uni réalise le schisme de l'Église d'Angleterre avec le Vatican. Sa fortune durera peu, puisqu'elle est condamnée à la guillotine et remplacée par l'une de ces dames de compagnie, Jeanne Seymour. Le succès glorieux de l'oeuvre dans toute l'Europe fait de Donizetti une véritable célébrité, il s'agît en effet de son premier opéra de maturité, qui, tout en étant moins personnel que Lucia di Lamermoor, demeure une tragédie lyrique flamboyante. La

performance des interprètes s'inscrit ainsi parfaitement dans la nature de l'ouvrage. Ils ont tous un bel investissement qui est remarquable dès le début de la présentation. Le trio des femmes est extraordinaire.

Elza van der Heever dans le rôle-titre fait penser et fait songer à … Giuditta Pasta (cantatrice créatrice du rôle), par sa prestance sur scène, par la force dramatique de ces gestes, par l'humanité imposante et altière qu'elle dégage. C'est une Anna Bolena troublée, belle, appassionata, sincère. Elle déploie ses talents vocaux et théâtraux d'une façon captivante. Son duo avec Giovanna Seymour au deuxième acte : « Dal moi cor punita io sono » est un sommet dramatique et musical. La rivale Seymour est interprétée par Keri Alkema, soprano au chant plaisant et souvent dramatique. Sa complicité avec van der Heever est évidente, elle est d'ailleurs beaucoup plus touchante et mémorable dans ses échanges avec Anna Bolena qu'avec le Roi Enrico VIII. Avant d'aborder la performance des hommes, moins heureuse, remarquons également la fabuleuse prestation de la mezzo-soprano Sasha Cooke dans le rôle travesti de Smeaton, page et musicien de la Reine : belle agilité vocale tout à fait belcantiste et timbre corsé très séduisant. Sa prestation est un mélange de mélancolie et de bravoure, sans prétention : excellente.

Nous sommes plus partagés face aux solistes masculins. Le ténor Bruce Sledge dans le rôle de Percy fait de son mieux avec sa partie, d'une difficulté redoutable. Il reste pourtant affecté par une mise en scène plutôt superficielle et ne dépasse pas vraiment les difficultés du rôle. Matthew Rose dans le rôle du Roi Enrico VIII, réussit, lui, à captiver la salle. Certes, la musique est flatteuse pour sa voix sans être particulièrement sophistiquée ni difficile, mais c'est surtout au niveau dramatique où il excelle. Sa caractérisation du monarque a quelque chose de grossier, de rustique ; sa méchanceté ne laisse pas le public insensible.

Sur le plan artistique, les créations de l'Atelier de costumes

de l’Opéra de Bordeaux sont ravissantes. Les habits sont d’inspiration historique et les matériaux paraissent très riches rehaussés par la noblesse des interprètes qui les portent. L’opéra étant axé sur les destins de ses personnages féminins, nous trouvons la mise en scène de Marie-Louise Bischofberger entièrement pertinente mais avec une grande réserve. Elle arrive à faire d’Enrico VIII un enragé crédible, et d’Anna Bolena, l’incarnation de la classe et de la véracité émotionnelle. Son travail est beau et efficace, mais paraît peu profond et manquant de caractère. L’Orchestre National Bordeaux Aquitaine est, quant à lui, en grande forme. Le chef Leonardo Vordoni offre une ouverture pleine de pompe et d’héroïsme. La partition est souvent martiale, parfois monotone. Si la direction aurait pu gagner en dynamisme, nous avons aimé cependant les nombreux effets spéciaux de la baguette de Vordoni, avec le frémissement des cordes, la candeur pétillante des bois, la sonorité idyllique de la harpe. Remarquons également la performance du Chœur de l’Opéra, très sollicité, dirigé avec intelligence par Alexander Martin.

Ouvrage extraordinaire à l’Opéra National de Bordeaux ! Il s’agît aussi presque d’un avant-goût des moments forts de la saison prochaine, qui se terminera aussi avec un bijoux du belcanto italien romantique, la Norma de Bellini, avec Elza van der Heever également dans le rôle-titre. Vous pouvez encore voir Anna Bolena de Donizetti à l’affiche les 2, 5 et 8 juin 2014.

Illustration : Elsa van den Heever, Anna Bolena à Bordeaux en 2014 © Frédéric Desmesure

Rendez-vous musicaux au jardin à Malagar (33) par le PESMD de Bordeaux Aquitaine

Malagar (33) : 2 journées musicales en accès libre. Samedi 31 mai et dimanche 1er juin à 15h et 17h, le Centre François Mauriac de Malagar (33) invite le **Pôle d'Enseignement Supérieur de la Musique et de la Danse (PESMD) de Bordeaux Aquitaine** pour le premier temps musical des « Rendez-vous au jardin », une déambulation printanière sur le thème de l'enfance, voyage pluridisciplinaire, dépaysant et mystérieux, où se mêlent musique, danse et poésie… Pour l'occasion, les étudiants danseurs et musiciens du **Pôle d'Enseignement Supérieur de la Musique et de la Danse (PESMD) de Bordeaux Aquitaine** partagent la scène avec l'**Ensemble de cuivres Epsilon, phalange d'instrumentistes à fort tempérament** composée de Jean-Pierre Cénédèse, cor solo de l'orchestre de l'Opéra de Marseille, Bruno Flahou, trombone solo de l'Orchestre National de l'Opéra de Paris, Franck Pulcini, trompette solo à l'Orchestre de la SWR en Allemagne et Thierry Thibault, tubiste et directeur du Conservatoire à Rayonnement Départemental de Valenciennes, tous formateurs au PESMD Bordeaux Aquitaine.

Toutes les infos, les modalités pratiques sur le site du **Pôle d'Enseignement Supérieur de la Musique et de la Danse (PESMD) de Bordeaux Aquitaine.**

Entrée gratuite, accès libre dans la limite des places disponibles.
Possibilité de réserver sur le site **Malagar.aquitaine.fr**

Bordeaux, Opéra. Création : Christian Lauba : La Lettre des sables, 25>30 avril 2014



Bordeaux, Opéra. Création : Christian Lauba : La Lettre des sables, 25>30 avril 2014. A Bordeaux, Christian Lauba partage ce même souci de l'intelligibilité naturelle du chant : pas de gros effectif orchestral donc pour La Lettre des sables, afin de laisser s'épanouir les voix sur/dans l'orchestre. Le livret de Daniel Mesguish s'inspire de La Machine à explorer le temps de H.G. Wells. La musique d'essence onirique interroge la réalité des êtres dans ce labyrinthe spatiotemporel, entre passé et futur, qui permet réapparition ou multiplication. Qui est qui, et où est-il réellement, au moment où il chante ? Sans rien dévoiler ce son nouvel opéra, Christian Lauba souhaite cultiver cette part de mystère et d'envoûtement premier qui fait la magie de l'opéra : perte des repères… se perdre pour mieux se retrouver ? **Christian Lauba : La Lettre des sables. Opéra de Bordeaux, les 25, 27, 29 et 30 avril 2014.**

Donizetti : Anna Bolena à Bordeaux



Donizetti: Anna Bolena à Bordeaux (27mai>8juin 2014). heureux hasard du calendrier lyrique de mai et juin. Contemporain de Bellini, sous-estimé en comparaison à Rossini auquel il succède et à Verdi qu'il préfigure, Donizetti incarne cependant un style redoutablement efficace, comme en témoigne ses deux ouvrages inspirés de l'histoire des Tudor (Anna Bolena, 1830 et Maria Stuarda, 1834). Les deux opéras, célèbres parce qu'ils osent confronter chacun deux portraits de femmes héroïques et pathétiques (Anna Bolena, Giovanna Seymour – Maria Stuarda, Elisabetta), se révèlent convaincants par la violence des situations comme le profil psychologique qu'ils convoquent sur la scène. Liège accueille Maria Stuarda et Bordeaux, Anna Bolena.

Nommé directeur musical des théâtre royaux de Naples, **Gaetano Donizetti** profite avant l'avènement irrépressible de Verdi, de l'absence de Rossini en Italie (au profit de la France). Anna Bolena est son premier grand succès en 1830 au Teatro Carcano avec le concours des vedettes du chant, Giuditta Pasta et Giovanni Battista Rubini. Son inspiration ne semble plus connaître de limites, produisant ouvrages sur ouvrages avec une frénésie diabolique, malgré ses ennuis de santé liés à la syphilis contractée peu auparavant… Suivent de nouveaux jalons de sa carrière lyrique dont surtout dans la veine comique pathétique, L'Elixir d'amorce (Milan, 1832 : le premier joyau annonçant dix années avant l'autre sommet qui demeure Don Pasquale de 1843 pour le Théâtre-Italien de Paris), puis Lucrezia Borgia (sur le livre de Felice Romani, l'ex librettiste de Bellini)… Comme un nouvel avatar de ce drame gothique anglais qu'il semble aimer illustrer, Donizetti

compose après Anna Bolena, Maria Stuarda créé à Naples en 1834. Marino Faliero triomphe ensuite en 1835 sur la scène parisienne, la même année où il produit aussi Lucia di Lammermoor, alors que son confrère Bellini meurt après avoir livré I Puritani. Donizetti souffre toujours d'une évaluation suspecte sur son œuvre : moins poète que Bellini, moins virtuose et délirant que Rossini, moins dramatique et efficace que Verdi… l'artisan inspiré synthétise en vérité toutes ses tendances de l'art lyrique, proposant de puissant portraits lyriques à ses interprètes. Car il ne manque ni de finesse psychologique ni de sens théâtral propice aux situations prenantes.

—

Donizetti : Anna Bolena
Opéra de Bordeaux
Du 27 mai au 8 juin 2014



Opera seria, (tragédie lyrique en deux actes-), **Anna Bolena** profite de la coupe dramatique très efficace du librettiste Felice Romani (habituel complice de Bellini). Giuditta Pasta crée le rôle immense lyrique et dramatique d'Anna Bolena (soprano dramatique ample), en particulier exigeant pendant la scène de la folie (Al dolce guidami castel natio) au III (dans la tour de Londres où est

retenue prisonnière l'ancienne idole royale suspectée de tromper le Roi avec son ancien amant Percy), une intensité vocale et dramatique égale. C'est le sommet de l'opéra et pour la diva requise, l'obligation de se dépasser comme tragédienne, pour convaincre. L'opéra tient aussi sa force voire sa violence de l'opposition des deux femmes, Anna Bolena et Giovanna Seymour (Jane Seymour), la nouvelle favorite d'Henry VIII. En 1957, à la Scala de Milan, Maria Callas et Giuletta Simionato, soprano et mezzo dramatique, défendait la rivalité des deux favorites d'Henry avec une flamme inédite. Plus proche de nous (Opéra de Vienne, avril 2011), le duo Elina Garanca et Anna Netrebko ont vaillamment incarné l'une et l'autre héroïnes (Giovanna, Anna) avec le même aplomb vocal, la même force dramatique (DVD Deutsche Grammophon).

Donizetti : Anna Bolena à l'Opéra de Bordeaux. Nouvelle production
Opera seria en 2 actes de Donizetti ; livret de Felice Romani.
Créé à Milan, au teatro Carcano, le 26 décembre 1830

A Bordeaux, le rôle-titre est interprété par Elza van den Heever, récemment applaudie à Bordeaux dans Ariane à Naxos (le Compositeur) et Alcina (rôle-titre).
Direction musicale, Leonardo Vordoni
Mise en scène, Marie-Louise Bischofberger

Enrico VIII, Matthew Rose
Anna Bolena, Elza van den Heever
Giovanna Seymour, Keri Alkema
Lord Rochefort, Patrick Bolleire
Lord Riccardo Percy, David Lomeli (les 27, 30 mai et 5 et 8 juin), Bruce Sledge (2 juin)
Smeton, Sasha Cooke
Sir Hervey, Christophe Berry
Orchestre National Bordeaux Aquitaine
Chœur de l'Opéra National de Bordeaux

Bordeaux, Opéra

Les 27, 30 mai, puis 2,5 et 8 juin 2014

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 16 février 2014. Belá Bartók : Le Château de Barbe-Bleue. Paul Gay, Christine Rice. Orchestre National Bordeaux Aquitaine. Julia Jones, direction. Juliette Deschamps, mise en scène.

Voici un Bartók puissant et spectaculaire à l'Opéra National de Bordeaux avec la nouvelle production du Château de Barbe-Bleue ! Au couple des solistes Paul Gay et Christine Rice s'associe l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine, collectif prodigieux sous la direction de Julia Jones et dans une mise en scène de Juliette Deschamps.

Les pulsations salvatrices de la musique

Le seul opéra du compositeur hongrois Belá Bartók (1881 – 1945) est aussi le premier opéra en langue hongroise dans l'histoire de la musique. Le livret de Béla Balázs est inspiré du conte de Charles Perrault « La Barbe Bleue » paru dans Les Contes de Ma Mère l'Oye. L'œuvre est à la fois symboliste et expressionniste. Ici sont mis en musique Barbe-Bleue et Judith, sa nouvelle épouse, pour une durée approximative d'une heure. Ils viennent d'arriver au Château de Barbe-Bleue et Judith désire ouvrir toutes les portes du château pour faire entrer la lumière. Le duc cède par amour mais contre son gré; la septième porte reste interdite mais Judith oblige Barbe-Bleue à la lui ouvrir ; elle y découvre ses femmes disparues encore en vie. Riche en strates, l'opéra se prête à plusieurs lectures, la musique très dramatique toujours accompagne, augmente, colore et sublime la prosodie expressive du chant.



Juliette Deschamps opte pour la modestie. Dans sa mise en scène, trône un grand escalier au milieu du décor unique ; les personnages déforment la réalité pour inspirer des réactions émotionnelles au public. Le duc Barbe-Bleue se voit contraint de tripoter et violenter Judith quand ils rentrent aux jardins parfumés par la 4ème porte ; du sang bleu pétillant coule du ventre de Judith quand elle regarde les eaux paisibles dans la 6e, des paillettes tombant du ciel dans la dernière. Au symbole prévisible, s'ajoute un expressionnisme incongru et facile. Les chanteurs/acteurs honorent l'ouvrage avec tous leurs talents et dans les limites du possible. Paul Gay annoncé souffrant décide de se présenter quand même; ses possibilités respiratoires sont clairement

affectées, mais il fait un excellent travail. Son chant est un arioso expressif, fortement touchant. Sa fragilité physique rend le personnage davantage humain et complexe. Christine Rice au chant d'une grande intensité, est dramatiquement Compte-rendu, opéra. Saint-Etienne, le 16 fév 2014.Saint-Saëns: Les Barbares. Laurent Campellone, direction musicale. La direction musicale de Julia Jones est sans doute le point fort du spectacle. Les musiciens de la maison bordelaise maîtrisent les couleurs et le rythme singulier de la partition avec une grande aisance. Julia Jones exploite les timbres inouïs d'un opéra miroitant entre merveilleux et fantastique. La puissance évocatrice de l'ensemble est immense. Dès la première porte, le groupe des vents se distingue. La deuxième voit la harpe et le cor dialoguer de façon surprenante, planant au-dessus de la voix grave de Paul Gay. La performance musicale est d'une telle qualité que nous acceptons (presque) de voir Barbe-Bleue tuer Judith à la fin et de lui retirer l'anneau… comme la fosse enivrante nous fait oublier tous les nombreux contresens de la mise en scène.

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 16 février 2014. Belá Bartók : Le Château de Barbe-Bleue. Paul Gay, Christine Rice. Orchestre National Bordeaux Aquitaine. Julia Jones, direction. Juliette Deschamps, mise en scène.

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Opéra National de Bordeaux (Grand Théâtre), le

16 janvier 2014. Gershwin : Porgy and Bess. Xolela Sixaba, Nonhlanhla Yende, Lukhanyo Moyake… Orchestre National Bordeaux Aquitaine. Albert Horne, direction. Christine Crouse, mise en scène.

L’Opéra National de Bordeaux accueille le Cape Town Opera pour leur superbe production du grand classique américain et chef d’œuvre lyrique de Gershwin, Porgy and Bess (1935), ici mis en scène par la directrice artistique de la compagnie, Christine Crouse. Pour la première, la direction musicale de l’Orchestre National Bordeaux Aquitaine est assurée par le chef sud-africain Albert Horne, également chef de chœur et assistant musical du Cape Town Opera.



Porgy and Bess, une révélation

Porgy and Bess est une œuvre riche en controverses. Beaucoup d'encre coule encore sur des questions comme la forme de l'oeuvre, son genre, les intentions des auteurs, etc… Sans alimenter les petites histoires, il reste important d'éclaircir certains points. Avec Porgy and Bess, George Gershwin (1989-1937) a voulu faire un véritable opéra avec tout le sérieux que ceci implique, et avec toutes les exigences formelles requises. Il est incontestablement arrivé à son but dans une œuvre d'ampleur dramatique, un grand opéra à morceaux distincts, mélangeant plusieurs styles certes, mais avec une cohérence indéniable et une cohésion assurée par les spécificités de la plume du compositeur. Il a aussi voulu créer un opéra Américain.

Et il a réussi avec un langage musical nourri des sonorités propres à son pays, notamment le jazz, le gospel, les spirituals, le blues. Mais pas seulement. Le livret, une

adaptation du roman Porgy de DuBose Heyward, est crée par le frère du compositeur Ira Gershwin avec le romancier. Son histoire tragique brille pourtant avec un optimiste inépuisable et triomphal, trait de caractère terriblement américain. Mais pas seulement. Un élément souvent oublié ou ignoré est que George Gershwin, juif américain à la belle carrière, a mandaté que son œuvre soit représentée et mise en scène exclusivement avec des chanteurs noirs. Nous sommes alors dans les années 30, et la ségrégation raciale aux États-Unis est brûlante (on est loin du mouvement des droits civils des années 50). Les noirs américains sont alors victimes des nombreuses politiques incapacitantes de la part des états. Mais voilà un blanc New-yorkais en train de bouleverser l'ordre social, en embauchant des noirs, en faisant un art inspiré des talents musicaux d'un peuple discriminé… cela dérange.

Nous n'avons aucun doute du mérite de la démarche artistique et sociale de Gershwin, ni de la grande dignité et valeur musicale de Porgy and Bess. Cette production du Cape Town Opera, compagnie auto-gérée avec des fonds venant exclusivement du privé, ne fait que prouver l'évident. L'histoire de Porgy, un noir estropié de la Caroline du nord vivant dans un bâtiment délaissé, est celle avant tout d'un amoureux. Il est épris de Bess, la femme de Crown, un criminel, un « drogué » du quartier. Il veut la sauver, la libérer aussi de la glauque influence de Sportin' Life, le dealer. La transposition dans le Soweto sud-africain des années 70 par la metteure en scène est très cohérente, tenant en compte l'affligeante réalité de l'apartheid. L'universalité de l'œuvre ne se voit jamais compromise, et nous remarquons à peine qu'il s'agît de l'Afrique du Sud. La direction des acteurs/chanteurs est consistante et singulière dans sa sincérité, l'engagement de la distribution frappe en tous points de vue confondus, dégageant une énergie extraordinaire certainement aidé par les nombreuses chorégraphies électrisantes de Sbo Ndaba.

Une distribution enflammée

La distribution vibre avec la force et le brio propre à la jeunesse des chanteurs. Mais la performance est en général réussie et les nombreux personnages captivent en permanence, que ce soit pendant une ariette isolée ou dans les chœurs. Le couple éponyme est interprété avec panache par Xolela Sixaba (Porgy) et Nonhlanhla Yende (Bess). Lui à la voix large et chaleureuse, avec un timbre d'une beauté touchante. Elle, une véritable amazone, toujours ravissante, aux dons de comédienne évidents, avec une voix ronde et séduisante. Leur duo d'amour sans développement au début du deuxième acte est un des nombreux moments forts pour ces deux artistes rayonnant. Ce soir Crown est incarné par Mandisinde Mbuyazwe aussi très investi d'un point de vue théâtral, mais à la performance vocale progressive, quelque peu reservée au premier acte, puis très en forme et plutôt imposant au deuxième.
De même pour le Sportin' Life de Lukhanyo Moyake, excellent acteur, avec une voix d'une certaine fraîcheur et un sens du rythme indéniable. Les nombreux personnages secondaires sont également très engagés et engageants. Le Jake d'Aubrey Lodewyk avec une suavité dans la vocalisation et une certaine finesse dans l'expression, offre au début du deuxième acte un chant de pêcheur où il met ses talents d'acteur et de chanteur au service de l'oeuvre, un moment très jazzy, lui aussi captivant. Sa femme Clara est interprété par Siphamandla Yakupa, qui chante aussi la vendeuse de fraises au deuxième acte. C'est elle qui ouvre l'oeuvre avec l'archicélèbre « Summertime », en l'occurrence chanté de façon spiritosa, avec cœur. Elle est une vendeuse de fraises charmante et une Clara à la fois pétillante et sentimentale. Remarquons aussi la Serena d'Arline Jaftha, sa lamentation à la fin du premier

acte, – l’air « My man is gone now », un des moments les plus puissants de la partition, donne des frissons.

Un personnage important de l’opéra est le choeur. C’est une facette fondamentale, et complètement intégrée dans le drame. Il commente l’action, pose des questions, répond, mais aussi développe des idées musicales originales. Le Choeur du Cape Town Opera dirigé par Albert Horne est exemplaire. Il est omniprésent et compte avec des belles voix et personnalités. La façon avec laquelle ses chanteurs s’attaquent à la musique traditionnelle américaine (spirituals, gospels), est caractérisée et en termes généraux… fabuleuse ! Ils sont superbement investis, leur complicité sur scène, ravissante.

Quoi dire enfin de l’Orchestre National Bordeaux Aquitaine ? Sous la direction d’Albert Horne, les musiciens jouent l’immense partition avec autant de complicité et d’investissement que les chanteurs. Le chef sud-africain a une maîtrise du rythme incontestable. Il exploite les cuivres et les sonorités jazzy avec aisance, et maintient la tension en permanence tout en différenciant avec énergie les différents styles qui se côtoient. Belle démarche ! Nos plus sincères félicitations au Cape Town Opera et Choeur pour un Porgy and Bess de qualité. C’est la première fois que cette production se présente en France et nous souhaitons de tous nos cœurs qu’elle ne soit pas la dernière. Nous avons pu écouter le Choeur du Cape Town Opera interpréter un répertoire choral divers à l’Auditorium de l’Opéra National de Bordeaux, mélangeant chants traditionnels sud-africains et américains avec Verdi ou encore Gounod, et il n’a fait que confirmer ce qu’on a vu et entendu dans Porgy and Bess : la qualité des voix, leur tempérament collectif, un investissement sur scène édifiant et contagieux ! Bravo !